

Petites mythologies belges

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



© 2019 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © anouchka – iStock by Getty Images

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-409-7

Dépôt légal : D/2018/12.583/13

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Jean-Marie Klinkenberg

Petites mythologies belges

essai

Postface de Jan Baetens



Un pays né d'une côte

La culture belge existe. Des milliers de Belges l'ont rencontrée.

La culture belge existe. Mais deux à trois mois par an, sur une bande de sol friable, large de quelques centaines de mètres, longue de quelques lieues.

Ce terreau où fleurit la culture belge, c'est la Côte. De Kust.

En cette Arcadie enfin, Flamands, Wallons et Bruxellois cessent d'être des prénoms. Belge est pour le temps d'un congé payé leur nom de famille. Et ces Belges se retrouvent et communient dans une culture qui – ceci pour rendre grâce à Edmond Picard – est bien autre chose qu'une juxtaposition.

Car enfin, elle est originale et indépendante tout comme une grande, cette petite culture ! Elle a créé son environnement propre : front de digue, fortins pisseux (en voie de disparition), devantures bien délimitées où s'entassent ballons, filets à crevettes, petits moulins, lunettes de soleil et petits vélos, terrasses protégées où l'on boit une Rodenbach. Elle a cadastré son espace (arrivé au bout de la digue, là où commencent les quelques centaines de mètres non bâtis de tout le littoral, un père dit à son fils : « Viens. On peut retourner. Il n'y a plus rien là-bas »). Elle a élaboré son architecture, à la lisibilité totale (c'est simple : une seule façade, sur 60 km, avec juste les quelques accidents que sont les estacades et le Pier). Elle a fait naître ses objets fétiches, qui la font reconnaître entre mille et sur lesquels les archéologues

et les philologues dissertent doctement, surtout dans les gazettes et au mois de juillet : le cuistax, le char à voiles. Elle a sa faune mythique : la crevette, le coquillage (tourelle et couteau), la mouette, cette fidèle compagne des bennes à ordure, qui imite à peu de frais la buse variable. Elle a mis au point son vocabulaire technique, pour désigner des concepts qui n'appartiennent qu'à elle : minque, malle, et surtout le mot « Côte » lui-même, quand il est employé absolument. Et dans cette langue, elle a forgé ses calembours familiers (les mots dits d'esprit renforcent l'esprit de corps, c'est bien connu) : de l'Abri côtier à l'autonymique radio Calembourg.

Tous ces signes d'originalité renvoient bien évidemment à un système de valeurs. Un calme un peu repu, qui ne se goute jamais autant que quand le soir on s'est protégé du roulement inquiétant de ce qui a cessé d'être un décor pour redevenir la mer. Un amusement bon enfant, d'ailleurs rendu obligatoire aux enfants. Un repli frileux. Le tout se traduisant par ces trottements longitudinaux sur le sable ou la digue.

Ici, d'ailleurs, tout est longitudinal, canalisé. La route royale (pas communale, pas provinciale : royale). Les tramways (que la Belgique a mieux exportés que tout autre produit). Les seules directions possibles sont « vers Middelkerke », « vers Westende » (dire « vers la Hollande » ou « vers la France » serait faire preuve d'une audace géographique peu commune, quasiment ushuaïesque ; et ne parlons pas de l'usage des points cardinaux, qui ouvrirait des espaces impensables). Même la malle est longitudinale : pas tout à fait intégré à cette culture, je m'imaginai sottement qu'elle servait à prendre le large. Erreur : elle va lentement, parallèle à la rive, d'où on la possède longuement par le regard.

Cette culture se déploie sur un espace aussi long qu'il est étroit. Mais elle n'est le lieu d'aucune traversée. C'est simplement le lieu où la Belgique finit ; à moins que ce ne soit celui où elle commence. On prend vite conscience du leurre que constitue l'expression « aller à la mer » : en fait, la mer, chérie des hommes libres, n'a rien à faire ici. Elle n'est qu'un décor, une pourvoyeuse d'iode et de bruits, un espace indéfini qui rend solides les frontières du petit royaume : ici la mer, là-bas « les terres ». Deux mystères, deux étrangetés.

La socialisation que prévoit cette culture reste étroitement contrôlée : la meilleure chose qu'on puisse affirmer d'une plage, c'est qu'elle est familiale. Il serait certes difficile de visser dans le sable la plaquette « mendiants et colporteurs, entrée interdite » ; mais, pour être implicite, l'interdiction n'en est pas moins obéie : ici, pas de musiciens folk, pas de faiseurs de manche, pas de cracheurs de feu rassemblant fortuitement des passants en quête d'aventure, pas de groupes d'exilés latino-américains s'essayant à vous projeter dans un autre univers (d'ailleurs, les pouvoirs municipaux veillent : certains maïeurs voient un dangereux terroriste dans le touriste muni de son innocente boîte-frigo). Si le slogan « aller à la mer » résonne aux oreilles de tous les enfants du royaume comme la promesse d'une grande aventure, les adultes savent bien que le propre des promesses, c'est de ne pas être tenues. La seule aventure est celle qui frotte – mais ne lie pas – un vieux couple de Frameries à un vieux couple d'Auderghem, un bâtisseur de fort flémallois et un jeune Vauban zellikois et, par procuration, leurs géniteurs attendris. Et les seules grandes collectivités sont celles que les syndicats d'initiative prévoient pour leurs sujets d'un mois : feux d'artifice, concerts-apéritifs, fanfares-promenades, jeux de plage, concours

de châteaux de sable, parties de volley-ball, tournois de tennis, baignades en colonies.

C'est sans nul doute cette culture propre qui donne à la Côte son petit air de zone franche, de district fédéral ou de réserve.

Ce privilège d'extraterritorialité, rien ne l'exhibe autant que le statut de ses voies d'accès. Passé la basilique de Koekelberg (pour l'achèvement de laquelle on collecte encore, je crois), les cartes n'indiquent plus que la terrible mention « Hic sunt leones ». Ne quittez pas la route. Suivez les indications qui vous seront données. Ne donnez pas à manger aux animaux. Dans les années 1950, quelqu'un s'étonnait de ce que les alors rares autoroutes du royaume irriguaient les seules terres flamandes. J'entends encore je ne sais quel Francophone serein (serin ?) lui répondre : « Mais enfin, la Bruxelles-Ostende, c'est quand même un peu à nous, non ? » À l'est : Berlin et ses couloirs. À l'ouest : la Côte et la A1 (je ne sais pas si c'était son nom-code, mais elle mérite à coup sûr cette primauté). Nos serre-livres sont des monstres fragiles.

Ici, miraculeusement, et parce que les vacances élaborent un monde réputé sans fracture, tout affrontement semble suspendu. Pour deux mois seulement, sans doute. Mais enfin. Un micro peut bien, sur un court de tennis (où le match est souvent sponsorisé par une gazette unitariste), claironner le français d'un juge-arbitre qui s'oublie au point d'oublier de bilinguifier. On ne s'en émeut pas trop. En contrepartie, le slogan « Vlaamse Kust » (« Côte flamande ») fait sourire. D'ailleurs, il est souvent à demi effacé : les couleurs tiennent mal ici, on le sait. Les fidèles, comme leur nom le laisse attendre, acceptent volontiers d'écouter leur messe en néerlandais : les troubles qui se font

parfois entendre autour des églises ne sont qu'un frémissement dans la mémoire, un haussement d'épaule de l'histoire. Les plus farouches indépendantistes y vivent paisiblement leurs belgitudes refoulées. Tout est union, sinon force : le soleil, ou la pluie, est là.

À ne se laisser toucher que par le brouhaha, on ne sait trop où on est. À ne suivre que la mélodie, paresseusement, on ne sait si la bouche est ceci-ophone ou cela-ophone. Les accents se font mixtes. Cet R roulé : borain ou flandrien ? Les friturières comme les étudiants employés dans les salons de thé manient souplement le « vijf euros » et le « cinq euros », après avoir essayé du madame et du meneer. Et, avec un enthousiasme bonhomme, les clients s'y mettent. L'air semble rendre le geste peu couteux, et le préserver de l'échec. Un mauvais élève de ma connaissance se souvient même d'avoir gagné dans les deux langues quelque jeu radiophonique de café, où flamand et français finissaient par se confondre. Sans doute le caractère monosyllabique exigé des réponses avait-il autorisé ce qui, en un autre lieu et en un autre temps, aurait tenu du miracle et dont, ici, il n'y avait nulle fierté à tirer.

Ah oui, la Belgique existe ! Et c'est vrai qu'elle sent la frite. Et la gaufre chaude, et les hydrocarbures marins, et la crevette, et la molle fragrance du tout-à-l'égout !

Comme toute patrie, celle-ci secrète ses exclusions.

Au Wallon que je suis, Quick et Flupke avaient tôt ouvert les portes d'une civilisation mystérieuse. Cette civilisation vivait en deux aires. L'une était urbaine, et je sentais confusément qu'elle me resterait d'un accès malaisé (j'ai su plus tard que cette

difficulté avait pour nom Bruxelles). L'autre était faite d'espaces jaunes et bleus. Et celle-là, je savais qu'elle m'appartenait aussi d'emblée. Pourtant, je n'en avais pas pris possession ; je n'avais pas encore été sacré par la pelle et le seau, qui sont le sceptre et le sceau de ce royaume-là. C'était la Côte, notre Côte. Et je savais que je resterais exclu du nous tant que ce sacrement ne serait pas descendu sur moi. Oh, j'allais bien, moi aussi, à la mer ! Mais ça ne valait pas. Cette Frise lointaine, où m'emmenaient des parents sans doute écolos avant le mot, avait beau avoir des plages grises bordées de dunes, être peuplée des mêmes mouettes, ça comptait pour du poivre. Il y manquait les pavés sarreguemines de la digue, les cerfs-volants, les chars à voile, les haut-parleurs et les cordons de « villas Monique » qui faisaient d'une mer La Mer.

Car aller « à la mer », sans autre déterminatif, ce n'était pas aller vers des improbables méditerranées, ni vers la mer qui cesse un peu d'être du Nord quand elle est de France ou de Hollande. Non, aller à la mer, c'était se poser sur cette terre bien peu maritime, de sable et de coquillages, qui était toute la Belgique. Aller à la mer, c'était vivre son pays.

La dissolution de cette culture – non soluble dans l'eau – a peut-être commencé. Quand la dynastie belge a-t-elle commencé de ne plus être le symbole d'union que les discours continuent à célébrer en elle ? Lorsque tel monarque têtu et pointu est devenu, aux yeux d'une bonne partie de ses sujets, le roi des Flaminds ? Ou quand son auguste fils se déconsidéra aux yeux des autres en acceptant de rencontrer, avec son petit air penché, un chef de bande fouronnais sur le bas-côté d'une autoroute ? Nenni ! Plus discrètement, et plus bêtement,

lorsqu'elle a déserté la Côte. Quand elle a renoncé aux pompes ostendaises pour placer ses économies sur un plus quelconque Motril (croit-elle nous avoir délaissés pour un bord plus fertile ?). Quand elle a ainsi donné l'exemple à ces promoteurs qui, abattant les « villa Jeannine » et les « Mon Repos » (entre lesquelles se logeaient de plus rares « Zeebries »), ont inauguré le règne des œcuméniques « Pearl Beach » et autres « Bellavista ». Quand elle a cessé de visiter ce qui était son seul royaume : située au centre-ville de la ville centrale de la côte, sa villa occupait exactement le centre du centre du centre. Le fondateur le devinait-il déjà, que ce long Chili de sable serait le sceptre authentique de sa lignée, lui qui aborda du côté de La Panne l'improbable pays qu'il se payait ? Le fils de ce fondateur le savait très certainement : avisé, il ne manqua pas d'investir en ce lieu une partie de son butin.

Dissolution commencée. Bientôt achevée ?

Pas si vite, fillette ! La culture de l'huitre ostendaise a disparu. Mais la culture côtière est bien là. Elle n'a l'air de rien : un peu de Disneyland, de Legoland, de Madurodam ; trois petits mois et puis s'en va. Mais quelle place n'occupe-t-elle pas ! Ce monde de dunes sans cesse remodelé est fixé par bien autre chose que des racines d'oyat. La villa qui est aujourd'hui un restaurant ou un casino ou une banque ou un lupanar, je ne sais pas moi, pour tout un chacun, elle reste « la villa royale » (et d'ailleurs, l'huitre ostendaise, on prétend qu'elle revient). Il faudrait décidément que l'Union des Républiques social-sectorielles wallonnes et l'État national-populiste de Flandre concluent un accord pour l'atomiser, pour désintégrer le moindre de ses grains de sable. Sans quoi, il y a gros à parier que la Belgique

continuera à exister, en son invincible unité. Son mirage continuera à frémir (l'eau et les mirages ont toujours eu partie liée). Et il empêchera ces pays-là de se connaître eux-mêmes. Et si la fermeture des paradis terrestres est inéluctable – et urgente pour nous qui sommes déjà à l'Est d'Éden –, on continuera encore longtemps à dire « ce pays » de ce pays né d'une côte.

Rouler à vélo

Les cartographes anciens se plaisaient à inscrire le plan du pays qu'ils dessinaient dans le contour d'une figure le symbolisant adéquatement. Quelques superbes cartes représentant le *Leo Belgicus* s'offrent ainsi à l'avidité des collectionneurs. Quant à moi qui n'ai pas les sous pour être de ces collectionneurs, j'ai vu des cartes de la Palestine se donner le contour du keffieh pendouillant de Yasser Arafat.

Il est certes plus malaisé de faire coïncider les contours de la Belgique contemporaine, qui ne ressemblent à rien – ici, point de botte comme en Italie, pas de nez breton comme en France, même pas de houppe tintinesque comme en Corse –, avec celle du visage d'un coureur cycliste.

Mais pour qui sait aller au-delà des apparences superficielles, le pays se reconnaît parfaitement dans la morphologie du routier.

Celui-ci a en premier lieu un physique. Un physique qui sait être double. D'abord aussi longiligne qu'un phasme, mâchoire prognathe, oreilles légèrement décollées, se donnant des airs benoitement austères, le coureur finit en général sa carrière comme propriétaire de café replet ou comme vendeur de bicyclettes rondouillard. Maigre comme le clou qu'il enfourche ou bouffi comme une vedette rock sur le retour, coucou de Malines ou géant des Flandres, le cycliste offre donc au citoyen-

Janus un miroir où il peut contempler ses deux personnalités : l'amour du travail et celui du confort.

La morphologie du routier est aussi de nature spirituelle. Comme celle des fourmis, l'intelligence du cycliste est limitée mais efficace. Tout entière investie dans de basiques stratégies, durer est le premier idéal qu'elle s'assigne. L'économie d'effort qu'elle prône se déploie dans l'attaque surnoisement placée. Seule et vénielle perfidie qu'elle semble s'autoriser. Cette relative simplicité peut facilement passer pour de la pureté. Elle est l'équivalent, sur le plan sportif, de ce bon sens que, disait un écrivain de 1840, « l'Europe entière a toujours regardé [...] comme un des traits caractéristiques de notre nation, et le bon sens n'est pas autre chose que l'assemblage des qualités solides de l'esprit. À la rectitude de l'intelligence, la plupart des Belges joignent une heureuse disposition à s'attacher tout entiers et de cœur à la tâche même la plus modeste, dès qu'elle leur est échue en partage¹ ».

Enfin, le corps du routier fait profession d'occuper un certain espace. À ce titre, il renvoie à une géographie mythique, où la dialectique belge trouve à s'exprimer de manière presque parfaite.

On connaît en effet la recette du bon itinéraire cycliste. Prenez d'abord du plat. Beaucoup de plat. Ce plat du pays permettra la traversée aisée et le mouvement souple. En multipliant la présence du cycliste sur le fond qu'est le décor, ce mouvement en divisera d'autant plus la consistance physique. Il lui assurera dès lors la grâce, qui est toute verticalité. La vitesse produira le délicat crissement du pneu, et l'on entendra le bruissement discret du déplacement de l'air : tous ingrédients

que vous ne négligerez pas d'ajouter, et qui produisent un discret mais sûr effet de fusion avec le cadre. Par ailleurs, mouvement et vitesse se traduisent en distance, et la perception de la distance, on le sait, engendre l'opiniâtreté, vertu indispensable au bon cycliste. Réservez ce plat. Ensuite, prenez des pentes. Celles-ci doivent se présenter en proportions moins généreuses, mais il est important de les choisir relevées et bien gouteuses. Attention : le feu nécessaire au gravissement de la pente ne saurait être médiocre. La pente exige en effet de la détermination, qui est un type particulier de volonté, cousine de l'opiniâtreté, mais qui ne se confond point avec celle-ci, étant à elle ce que l'état est au processus (opiniâtreté et détermination ne sont que des prénoms, résolution est leur nom de famille). De même que le plat réclame la grâce, la pente a besoin de l'élan, et une certaine inspiration en cette matière garantit le coup d'éclat. Servez plats et pentes en les alternant.

Or cela tombe bien : les habitants des Hautes Mezelles et des Degrés des Tisserands, de Thuin et de Dinant ne le savent pas, mais nous avons un plat pays. Et cela tombe bien : les touristes d'un jour, qui visitent du Bruges et qui écoutent du Brel, ne le savent pas, mais, du mur de Grammont à la Haute-Levée, nous avons des pentes.

L'union des paysages faisant la force du bon cycliste, tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes sportifs. Car entre l'espace belge et le cycliste belge s'établit un échange nourricier admirable. L'architecture du premier suscite chez le second l'avènement des vertus décisives d'opiniâtreté, de détermination et de résolution. Parfois – mais c'est rare –, à ces vertus viennent s'additionner, en une harmonieuse proportion, les épices de la grâce, de l'élan et du coup d'éclat. Si à tout cela –

qui est, nous le répétons, très délicat à maintenir assemblé – vous ajoutez l'intelligence limitée mais efficace qui fait la simplicité, alors vous avez Eddy Merckx.

Le cyclisme est plus qu'un sport national. C'est une pratique patriotique. Une prière. Le vélo permet en effet de s'approprier le pays. La vélocipédie engendre un accord intime du sol et de l'être d'une qualité bien supérieure à celui que produit le baiser (qu'il s'agisse des à-plat-ventre cacochymes et redondants de Karol Wojtyla ou de « l'héroïque baiser de ces mangeurs de terre » qu'étaient les communiers flamands à la bataille des éperons d'or). L'efficacité de la connivence est en effet renforcée par la puissance. Non la puissance métaphorique des moteurs, que l'on n'éprouve que cérébralement, mais la sienne propre, vécue et éprouvée dans l'instant, et démultipliée par le braquet.

Le cycliste s'arroge donc l'espace. Un espace que l'usage exclusif de l'énergie musculaire rend nécessairement modeste. De sorte que l'adéquation de l'espace cycliste et de l'espace civique est totale quand le pays est lui aussi de dimensions modestes.

On peut toutefois aller au-delà de cette modestie. Le vélo a ceci de propre qu'il est d'abord un moyen de locomotion avant d'être l'accessoire d'un sport. La canne de golf et la raquette de tennis n'étant quant à elles – et sauf dans de rares cas de perversion – d'aucune utilité dans la vie ménagère de tous les jours, elles sont d'emblée des signes de distinction sportive. Le vélo, lui, est par essence obscur, quotidien, utilitaire et démocratique. Mais chacun est libre de transcender cette banalité et de faire de sa bicyclette un instrument de promotion.

De la même façon qu'il est, paraît-il, des armées ou chaque biffin a un bâton de maréchal dans sa besace.

Quand elle se décrit dans le récit des grandes épreuves cyclistes, la géographie familière du cycliste est héroïsée. D'une simple côte, elle fait un mur. Elle est alors cadastrée par une toponymie qui est en même temps une anthroponymie (« l'homme de Momalle », « l'Empereur d'Herentals »). Le nom des épreuves, grandes et petites, renvoie aussi directement aux structures profondes du pays : le Tour de Flandres, la Flèche Wallonne. Et quand il ne s'agit pas d'épreuve, mais de promenades où le touristique se mêle au politique, le renvoi est métaphorique : le Gordel, la ceinture, ce qui enserre.

L'accord de la terre et de l'être peut ici prendre les dimensions cosmiques que la pratique quotidienne lui refuse. Le coureur cycliste devient un conquistador. Son internationalité est puissamment signifiée par son polyglottisme calme, qu'il partage avec ses fervents : tous les citoyens d'un pays où l'on a su prononcer correctement « Maastricht » avant les autres européens connaissent les mots *giro* et *vuelta*.

Des esprits médiocres pensent que la mystérieuse connivence entre la Belgique et la bicyclette tient au fait que cette dernière, comme la première, a deux roues et que, pour qu'elle ne se fiche pas par terre, il faut se tenir au milieu. Et avancer. Mais la trottinette a elle aussi deux roues, et d'aussi impérieuses exigences en matière de centre de gravité. D'autres soutiennent que le quadriceps crural et le soléaire n'ont pas de langue, de sorte qu'on peut communier sans arrière-pensée dans la célébration des exploits de ceux qui en usent. Mais alors pourquoi pas la balle-pelote ou les barres parallèles ?

Non. L'essentiel de la mystérieuse puissance du vélo est ailleurs : il réside sans doute dans le fait qu'il permet la coïncidence des contraires. Parce qu'il harmonise l'horizontalité et la verticalité, parce qu'il fait coexister le solitaire et le collectif, parce que, dès l'instant où l'engin et son cavalier ne font plus qu'un, se célèbre l'alliance du circulaire (les roues, les pignons) et de l'anguleux (les membres du cycliste, les traits de sa morphologie). Lointain salut, peut-être, au Mandala, représentation schématique de l'univers où les carrés s'inscrivent dans les cercles et réciproquement, et dont la fonction est, on le sait, de pointer cet endroit où perfection humaine et perfection divine cessent de se distinguer.

Et c'est sans doute parce qu'il suggère que l'impossible est possible que le cycle est une maquette de la Belgique.

1. Charles Faider, « De l'avenir de la littérature en Belgique », *Revue nationale de Belgique*, t. IV, 1840, p. 154.

Applaudir Eddy (ou Jacky, ou Jean-Marie, ou Kim et Justine)

Prononcer le nom d'Eddy Merckx, c'est se hisser au niveau de l'Histoire (dans les mémoires belges, victoire de Merckx au Tour de France et conquête de la lune par l'homme sont à jamais liées) ; c'est sortir des livres de cuisine pour aller vers la chanson de geste.

C'est aussi changer d'échelle et même de géographie. Les frontières de la Belgique idéale n'ont en effet rien à voir avec le petit triangle isocèle que l'on repère avec tant de difficulté sur les planisphères. La carte de cette Belgique-là est plus souple, plus molle même. Solidement accrochée à la solide et hypertrophique barre de la Côte, assujettie à l'Europe par le bubon bruxellois, rond et botroulesque comme une boule d'Atomium, elle pousse un long et discret pseudopode en direction des banques de Luxembourg, parsème quelques enclaves extraterritoriales sur la Costa Brava, tandis que, hors-champ, flotte comme un souvenir d'Afrique. Mais assurément, de toutes les distorsions réjouissantes que l'imaginaire fait subir à la triste cartographie des atlas, la plus spectaculaire est aussi la plus saisonnière : c'est celle que suscite le Tour de France.

Épopée à la morale ambigüe – les impératifs chevaleresques s'y mêlent aux rappels brutaux du pur esprit de réussite –, le

Tour de France permet au Belge de magnifier son espace et son histoire.

De grands évènements, revenant périodiquement, le persuadent en effet que le destin lui a confié une mission séculaire. L'épopée conte ainsi l'âge d'or Degraye-Thys-Lambot-Scieur, très tôt suivi par la vague Buysse-Dewaele ; elle chante les exploits de Romain Maes, de Félicien Vervaecke, de Sylvère Maes ; elle gémit ensuite sur la trop longue attente de l'Élu ; puis elle entonne le péan merckxiste, dont les échos se font entendre longuement, avant de reprendre, sur un ton plus bas, la complainte où l'auditeur se voit exhorté à l'espoir et à la patience, sans que jamais la foi ne doive l'abandonner : car un nouveau Messie viendra.

Cette mission, c'est en tant que Belge qu'il se l'est vu confier. Car, en dépit de l'organisation de l'épreuve en équipes de marques, le Tour reste la scène où se fait entendre la voix des nations, donc de sa nation.

Pour nommer les acteurs, on peut en faire les échantillons privilégiés de la classe à laquelle ils appartiennent. Et la classe qui, en matière de cyclisme, mais aussi de tennis ou de football, donne les meilleurs résultats, c'est assurément la nationalité. En vertu de ce schéma, Indurain est « l'Espagnol »², Lance Armstrong est « l'Américain », Michaël Boogerd « le Néerlandais » et Raimondas Rumsas « le Lituanien ». À la rigueur, on peut désigner un coureur par un ensemble apparenté à la nation : région historique, zone géographique ou entité administrative. Patrice Halgan est ainsi « le Breton », Lance Armstrong « le Texan » et Virenque « le coureur varois » comme – c'est trop beau – Kim Clijsters est la Flamande et Justine